

Merci, à tous ceux qui m'ont soutenu.

Benoît BOULAIGRE

Sœurs

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-0056-4**

© Benoît BOULAIGRE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.
toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite

I

Stéphane se réveilla en sursaut quand l'infirmière entra dans la chambre. Il jeta un coup d'œil à sa femme qui dormait encore dans son lit. Le monitoring était stable, et la perfusion diffusait lentement son contenu.

- C'est l'heure des soins madame Montet !
S'exclama l'infirmière.

Une petite femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, usée par les années de service, mais toujours animée d'une passion palpable pour son travail.

- Ah ! monsieur Montet, vous êtes réveillé ?
Excusez-moi si j'ai parlé un peu fort.
- Pas de problème madame. Répondit mollement Stéphane.

Il regarda sa montre, 6 H 58, il se dit qu'il aurait bien dormi encore un peu, puis il tourna la tête vers sa femme. Comme toujours il la trouva belle. Il la scrutait de la tête au pied, la vague que faisaient ses cheveux, ses yeux noisettes pleins d'innocence, la rondeur du

bout de son nez, la ligne de son cou qui rejoignait sa clavicule finement dessinée. Puis son regard s'arrêta sur son encolure. On devinait sa chambre d'implantation par la petite bosse sous le tissu de sa blouse. Soudain son cœur s'arrêta un bref instant, le ramenant à la triste vérité.

Cette vérité qui s'imposa à lui dix mois plus tôt. Brute, froide et entière. Un retour de soirée chez des amis, il avait bu un peu, un apéro et deux verres de vin. Ça ira, s'était-il dit en montant dans la voiture. Et puis voilà « la faute à pas de chance », une voiture qui ne marquait pas un " cédez le passage ", des réflexes engourdis par une ivresse naissante et c'était la collision. Un petit accident banal, de la tôle froissée, quelques contusions et une petite visite aux urgences pour s'assurer que tout va bien.

Il se rappelait encore du médecin qui vint les chercher dans la salle d'attente. Sur le badge de sa blouse, on pouvait lire « Professeur Kronberg oncologue », pourquoi un professeur venait les voir et de plus un oncologue.

- Madame Montet, nous avons découvert des taches sombres sur vos radios et nous souhaiterions procéder à des biopsies.....,

Lætitia resta sans voix. Dans sa tête tout se bousculait, les pires idées lui vinrent à l'esprit.

- Ce n'est peut-être rien, mais nous devons être sûrs. Tenta de rassurer le professeur.

Le téléphone de Stéphane vibra, l'extirpant à ses pensées. Il se reprocha de ne pas l'avoir mis en mode avion, mais son statut de lieutenant de police au commissariat de Dinard lui imposait une certaine disponibilité.

C'était un SMS envoyé par le brigadier Voupeil, le commissaire l'attendait de toute urgence.

Lætitia se réveillait doucement et cherchait du regard son mari lorsqu'elle se bloqua sur l'infirmière.

- bonjour madame Montet, bien dormi ?
Demanda-t-elle d'une voix paisible.
- Oui, merci. Mais je me sens pourtant faible ce matin.
- C'est normal, votre traitement est lourd.

Stéphane se leva et l'embrassa sur le front. Elle le regarda et se sentit un peu mieux.

- Je dois y aller, Pinson a besoin de moi.
Expliqua-t-il.
- Ça doit être grave si le commissaire te demande.
Compléta-t-elle.
- Je ne sais pas, j'ai juste reçu un SMS de Voupeil.

Stéphane attrapa son manteau sur le dossier du fauteuil où il s'était endormi, embrassa tendrement sa femme, salua d'un geste de tête l'infirmière, puis quitta la chambre.

Sur le parking de l'hôpital, il l'ouvrit pour en sortir son portable. Le vent froid de ce début Novembre le fit frissonner. Puis parcourant ses contacts, il choisit

Pinson, porta le téléphone à son oreille, et tout en montant dans sa voiture attendit plusieurs sonneries avant qu'il ne décroche.

- Ah ! Montet, j'attendais votre appel ! Mais où étiez-vous bon sang !
- Bon... jour commissaire, reprit Stéphane, pour lui signifier son agacement.
- Oui, bonjour Montet. Excusez mon empressement, mais l'affaire est grave. On a un corps sur les bras et, de près ou de loin, ça ressemble à une sale affaire.
- Je quitte l'hôpital, je suis là le temps de faire la route. Et il raccrocha.

Stéphane arriva au commissariat vers 8h15, sa place habituelle était libre. Déjà huit ans qu'il s'y garait tous les jours ou presque.

La voie du commissaire résonnait encore dans sa tête «...une sale affaire », mais ses pensées allaient plutôt vers sa femme qu'il avait quittée un peu vite à son goût.

Il passa par l'entrée principale, où Voupeil, un brigadier de trente-deux ans, siégeait derrière un comptoir d'accueil. On lui aurait donné dix ans de plus, pourtant ce n'était pas l'intensité qu'il mettait à réaliser son travail qui devait le fatiguer, pensa Stéphane en passant à côté de lui.

- bonjour lieutenant grommela-t-il.

Stéphane lui retourna son salut sans plus de motivation, et lui demanda si le commissaire était dans son bureau.

- oui, il y est et il vous attend.
- dites Voupeil, vous n’auriez pas quelque chose à manger ?
- il me reste un croissant d’hier si vous voulez ?
- Merci, ça fera l’affaire.

Stéphane traversa les bureaux et observa le monticule de dossiers en retard sur le sien. Il pensa aux soirées qu’il passait à l’hôpital, là où il y a encore un an il aurait clôturé ses rapports. Fayette son équipier, n’était pas encore arrivé, comme tous les soirs depuis un certain temps ils s’étaient quitté de bonne heure sans se parler, à l’exception d’un « à demain ». Il avait pris de la distance avec lui depuis la maladie de sa femme. Ce n’est pas qu’il ne l’appréciait pas, au contraire, équipiers depuis cinq ans, ils formaient une équipe solide. Mais d’un tempérament solitaire et peu enclin à exposer ses sentiments, Stéphane s’était peu à peu recroquevillé sur lui-même. Se sentant à la fois coupable et démunie devant cette situation qu’il ne contrôlait pas, il refusait les mains tendues.

Il passa devant la salle de réunion vide, l’ancien bureau de Bertier, parti à la retraite depuis déjà deux ans. Ils l’avaient au gré de leurs besoins, aménagé en salle de pause où s’entassait les paquets de gâteaux, magazines et boîtes de café, café qui d’ailleurs était en train de couler.

Probablement Voupeil pensa Stéphane. Il avait beau être fainéant, pour ce qui était du café il n’y avait rien à redire. Puis, après avoir traversé un long couloir,

enjambé la petite marche qui séparait la nouvelle aile du bâtiment de l'ancien, il arriva devant la porte du bureau de Pinson.

C'était une grande porte capitonnée dans un tissu brun rouge, qui ostensiblement vous annonçait la supériorité de celui qui se trouvait derrière. Sur la porte on pouvait lire sur une plaque dorée « PINSON COMMISSAIRE DE POLICE ». Stéphane frappa deux fois et attendit. Une voix lui demanda d'entrer.

En pénétrant dans le bureau, l'attention de Stéphane fut attirée par une silhouette dans le contre-jour de la fenêtre. C'était Fayette, contrairement à ce qu'il avait pensé cinq minutes plus tôt, il était déjà là. Sûrement contacté par le commissaire pour la même affaire. Normal, se dit-il, nous sommes équipiers. Pinson quant à lui, était assis dans son fauteuil. Il avait envers cet homme une espèce d'aversion et un manque de respect certain. Toutefois, il était son supérieur et il devait rester dans le cadre.

Pinson était un homme d'une petite soixantaine d'années, dont le corps exprimait son amour de la bonne nourriture et son manque d'activité physique. Du fond de son assise de cuir, le commissaire toisa Stéphane avant de le saluer d'un très léger hochement de tête. Fayette cessa de regarder par la fenêtre pour se tourner vers Stéphane. Il lui sourit et lui lança un regard plein de sympathie qui semblait l'appeler à se confier. Pinson interrompit ce moment en s'adressant à Stéphane.

- Montet, nous vous attendions. Un corps vient d'être trouvé à la Pointe du Moulinet. La scientifique est sur place pour faire des relevés et ils vous y attendent. Allez-y avec Fayette et éclairez-moi ça !
- D'accord monsieur, mais en quoi cela est-il une « sale affaire » ?
- Le corps de l'homme est nu, et on a essayé d'effacer tous les moyens de l'identifier.

Le visage de Stéphane s'assombrit, et il sembla encore plus se renfermer sur lui-même. Il venait de percevoir la difficulté de cette affaire, et l'expression de Fayette venait confirmer son impression.

Stéphane et Fayette traversèrent le long couloir en silence, il se dégageait des deux hommes une certaine tension qu'ils ne surent expliquer ni l'un ni l'autre.

Stéphane, tourmenté par ses problèmes personnels, dont l'absence d'issues favorables, ne faisait qu'accentuer la détresse. Fayette, lui, se trouvait démuni devant le mur que lui opposait son ami. Mais surtout la tension qui émanait des deux hommes provenait des moments qu'ils allaient devoir passer ensemble pour résoudre cette affaire, et des ressources qu'ils allaient devoir mobiliser pour se fuir tout en étant ensemble.

II

Le trajet en voiture parut à Stéphane plus long que prévu . Il rompit le silence qui s'était installé, en proposant à Fayette de s'arrêter boire un café avant de rejoindre la scientifique.

- Dis Thomas, tu crois que la scientifique a besoin de nous à la minute ?
- Ils font leurs relevés. Avec ou sans nous, ça ne change pas grand-chose. En plus, il fait sacrément froid ce matin, ils ne feront pas attention si on arrive dix minutes avant ou après.
- OK, on s'arrête au troquet.

Stéphane gara la Mégane banalisée à l'écart du café, pour éviter de trop se faire remarquer. Même banalisée, une voiture de flic ça se repère facilement se dit-il.

Stéphane et Thomas entrèrent dans le café. Au comptoir se trouvaient trois hommes accoudés. L'un d'eux était au cognac et ce ne devait pas être son premier, les deux autres jetèrent un regard aux nouveaux arrivants sans leur prêter plus d'attention.

L'établissement était plutôt sombre, mal aéré, et malgré l'interdiction de fumer dans les lieux publics, saturé de fumée de cigarettes. Stéphane commanda deux cafés au patron et alla s'asseoir dans un coin de la salle, à l'écart des oreilles indiscrètes. Thomas le suivit en prenant soin de laisser trois pas d'écart entre eux. En passant devant la table d'une femme qui lisait le journal, il vit la une « UN CORPS A LA POINTE DU MOULINET ». Comment sont-ils déjà au courant se demanda-t-il tout en s'asseyant en face de Stéphane. Thomas le regarda, il s'occupait tel un enfant en jouant avec les sachets de moutarde et la salière posés sur la table.

- Stéphane, ça peut plus durer comme ça, il faut que tu me parles ! Tu ne peux pas traverser cette épreuve tout seul !
- Que je te parle. Le reprit-il. Que je te parle de quoi ? De ma femme qui est à l'hôpital, qu'elle est en soins palliatifs, qu'elle a perdu vingt-cinq kilos, que je ne la reconnais presque plus, que je ne sais pas si elle passera Noël...

Le patron s'approcha pour leur servir les cafés, Stéphane, les yeux rougis par l'émotion, le remercia et d'un regard lui fit comprendre qu'ils souhaitaient un peu de tranquillité.

- Je le sais tout ça ! Rétorqua Thomas. C'est pour ça que t'as besoin d'aide. Les amis ça sert à ça ! En plus Pinson t'a dans le collimateur faut que t'arrêtes de déconner.

- Mais j'en peux plus, je suis à bout de force. Je la vois partir à petit feu, un petit peu tous les jours et ça me détruit un peu plus à chaque fois. J'en arrive à me dire que j'aimerais que ce soit fini.

Stéphane laissa couler une larme. Perlant le long de sa joue elle vint mourir à la commissure de sa lèvre, mêlant à l'amertume du café le salé de sa tristesse.

- C'est humain de ressentir ça tu sais, mais faut que ça sorte sinon ça va te détruire de l'intérieur aussi vite que cette saloperie est en train de détruire Lætitia.

Stéphane marqua un temps, fixant Thomas dans les yeux. Puis il baissa la tête, prit sa cuillère et fit tourner le fond de café dans sa tasse. Enfin, relevant la tête, son regard s'arrêta sur la une du journal que sa voisine de table lisait, lui rappelant qu'ils avaient du travail.

- Nous devrions peut-être y aller. Dit-il avec la mélancolie d'un homme conscient de sa situation.
- Écoute, tu sais que si tu as besoin, je serais là. Conclut Thomas.

Empêtrés dans leurs déboires, les deux hommes ne songèrent pas à emprunter le journal. Thomas laissa trois euros sur le comptoir, salua le patron de la main, et quitta le café suivi de Stéphane.

En arrivant à la pointe du Moulinet, personne n'avait remarqué qu'ils avaient fait un arrêt en chemin.

En descendant de la voiture, Stéphane fit remarquer à Thomas qu'il aurait été judicieux de se procurer un

exemplaire du journal pour connaître la nature des informations qui avaient fuités.

- Tu sais, c'est pour faire vendre les gros titres. Il n'y a pas souvent de réelles informations.
- Nous verrons bien.

Sur place, le capitaine Bouchard supervisait les opérations. Un cordon de sécurité retenait les curieux et les journalistes. Malgré cela, ils avaient quand même réussi à faire la une de l'édition du jour avec le meurtre. Trois hommes emmitonnés dans des combinaisons blanches, s'affairaient autour d'un corps nu rejeté par la mer. Stéphane et Thomas contournèrent la foule de bados. Ils passèrent sous le ruban de plastique jaune et noir, déroulé en hâte par deux agents, qui, immobiles le long de la fourgonnette cherchaient par tous les moyens à se réchauffer. Thomas s'approcha du capitaine, tandis que Stéphane, encore sonné par les mots de son ami dans le café, traînait plusieurs mètres derrière.

- Bonjour Capitaine.
- Bonjour Fayette. Vous êtes seul ? Pinson m'avait pourtant dit que vous arriviez avec Montet. Vous avez fait un détour ? Il ne faut pas autant de temps pour venir du commissariat !

Thomas fut à la fois pris au dépourvu et admiratif. Il avait toujours été impressionné par le sens de l'observation du capitaine, mais aussi par sa capacité à aller à l'essentiel sans se soucier des états d'âme de chacun. Cela avait des bons côtés pour son travail, mais l'handicapait plus qu'autre chose dans sa vie privée.

C'est sans doute pour cela qu'il n'avait jamais trouvé de femme pensa-t-il.

- Nous avons croisé quelques camions et tracteurs sur la route. Bafouilla-t-il dans une piètre tentative de justifier ce retard.

Bouchard haussa les épaules sans être dupe et se tourna vers Stéphane qui arrivait enfin.

- Bonjour Montet, vous avez une sale mine ce matin ! Je suppose que la santé de votre femme ne s'arrange pas ?

Stéphane le salua d'une poignée de main qui manquait clairement de fermeté. Il confirma ainsi à Bouchard l'absence d'entrain qu'il n'avait su dissimuler. Il ne prit pas la peine de lui répondre sachant que pour Bouchard cette manière d'interroger n'appelait pas de réponse.

Stéphane avait eu du mal à s'habituer à cette façon de faire. À ses débuts il répondait systématiquement à chacune de ses questions, ce qui avait pour conséquence d'allumer dans le regard de Bouchard une lueur particulière, mélange de condescendance et de mépris envers son interlocuteur.

Bouchard se dirigea vers le corps, et d'un grand signe de la main, invita ses deux lieutenants à faire de même. Les trois hommes se positionnèrent en arc de cercle autour du cadavre. Le capitaine interpella un des hommes en blanc de la scientifique pour lui demander s'ils en avaient fini avec les prélèvements.

Un homme s'approcha d'eux et retira sa capuche, ses gants, son masque et ses lunettes de protection. Stéphane le reconnut alors. Il s'agissait de Gaborit, le chef du département scientifique, un homme de taille et de corpulence moyenne d'une quarantaine d'années, qui avait su allier vie de famille et réussite professionnelle. Père de deux filles et époux de son amour d'enfance, il avait été nommé responsable du département à seulement trente ans.

Stéphane appréciait l'homme, car il était de ceux qui ont la réussite modeste, et pour la première fois depuis longtemps il se reprocha de ne pas aller plus vers les autres. Les paroles de Thomas résonnèrent alors dans son esprit.

Stéphane fut tiré de ses pensées par Gaborit qui, s'adressant aux groupes, leur signifia que le légiste venait d'arriver et qu'il allait emmener le corps à la morgue pour autopsie. Il rajouta que les premiers relevés sur la scène ne permettaient pas d'identifier le corps. La victime avait l'ensemble des dents arrachées, et ses empreintes digitales étaient illisibles, comme effacées. Il conclut en précisant que les jours passés dans l'eau n'arrangeaient pas les choses. Sur ces mots, le légiste arriva et procéda à l'enlèvement du corps. Gaborit le suivit jusqu'à son véhicule, laissant les trois hommes seuls. Bouchard regarda les deux lieutenants et leur expliqua les faits.

- Le corps a été découvert hier en fin d'après midi par des promeneurs. Ils ont aussitôt alerté les secours. Mais, le temps qu'une patrouille arrive

sur place, il faisait presque nuit, donc impossible pour la scientifique d'intervenir. La patrouille a donc procédé à un contrôle visuel et noté l'absence des dents et les mains abîmées de la victime. Ces éléments nous font penser qu'on a voulu empêcher l'identification du corps, nous orientant vers un acte criminel. La patrouille a ensuite délimité le périmètre pour protéger les indices et, heureusement, car les journalistes sont arrivés en moins d'une heure. Je ne sais pas comment ils font pour être informés si vite. Il faudrait presque qu'ils travaillent pour nous ironisa-t-il, on serait au courant plus vite de certains événements.

Bouchard laissa glisser un léger sourire, satisfait de son trait d'humour. Thomas fit de même par courtoisie, alors que le visage de Stéphane restait fermé.

Tandis que Thomas et Bouchard marchaient vers leurs voitures, Stéphane lui, restait là, figé, le regard vers l'horizon et les mains dans les poches de son manteau. Le soleil de fin d'automne peinait à le réchauffer. Alors que le vent fouettait son visage lui asséchant les lèvres et lui emplissant les yeux de larmes, il repensait aux week-ends passés avec Lætitia. Les promenades en bord de mer qu'ils ne pourraient plus jamais faire, ces moments heureux qui paradoxalement le remplissaient de chagrin.

Son estomac se noua, il sentit que les larmes qui coulaient ne venaient plus du vent, il sentit ses jambes le trahir et il s'effondra. Allongé sur le sol humide et

froid, il eut l'impression un instant que son corps entier pleurait, et il perdit connaissance. Thomas qui allait monter dans sa voiture se précipita vers son ami en le voyant s'écrouler. Le reste de l'équipe accourut, alertée par ses cris.

Stéphane ouvrit les yeux et découvrit le visage inquiet de Thomas qui le regardait avec stupéfaction.

- Ça va Stéphane ? Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je ne sais pas, je me suis senti vide, j'avais envie que tout s'arrête, envie de ne plus souffrir.
- Stéphane ... Thomas ne trouva pas les mots face à la détresse de son ami.

Bouchard intervint, houspillant Stéphane de ne pas dormir assez et de se nourrir comme un enfant du tiers monde.

- Allons Montet ! Reprenez vos esprits et ne tardez pas à rejoindre Fayette à la voiture.

Thomas apprécia la manière dont Bouchard protégeait Stéphane sans en avoir l'air. Car, même s'il n'avait pas un sens de déduction et d'observation aussi développé que le sien, il avait bien compris son jeu. Stéphane prit place dans le véhicule et ferma doucement la porte, Thomas s'assit sur le siège du conducteur, il posa ses mains sur le volant, avant d'y coller son front et de lâcher un grand soupir.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Tu vois où ça te mène tout ça ! tu vois bien que même si tu es fort, tu ne peux pas y arriver tout seul. Bouchard

t'as couvert, mais moi je sais ce qui t'arrive et je ne veux pas te laisser tomber !

- ...
- mais dis-moi quelque chose bon sang !
- Tu ...tu as raison Thomas je ne peux plus. ... Je ne peux pas y arriver, il n'y a rien à atteindre, nulle part où arriver, seulement la fin, seulement le néant.
- Tu as tort Stéphane ! c'est peut-être la fin d'une histoire, mais la vôtre vaut bien le coût d'aller au bout du chemin. Tu te dois de l'accompagner, et tu dois te souvenir des bons moments, cela fait partie de toi, tu t'es construit grâce à eux.
- C'est trop dur.

Thomas posa la main sur son épaule, puis il démarra le moteur. Stéphane, même s'il ne s'en sentait pas la force, se promit de faire un effort pour voir les bons cotés, ou au moins pour s'ouvrir à son ami.

Sur la route du retour, Thomas s'arrêta dans un petit routier. Bouchard lui avait demandé de s'assurer qu'il mange un morceau et qu'il prenne un petit remontant même si ce n'était pas autorisé pendant le service.

C'était un petit établissement sans prétentions si ce n'était celle de nourrir convenablement et à un coût raisonnable les travailleurs locaux. On y entrait par une étroite porte vitrée et la patronne vous accueillait derrière un comptoir habillé de lambris vernis. La toile de verre au mur peinte en rouge tirait tantôt sur le marron tantôt sur le rose. Colorée par les fumées de

cigarettes et de cuisine et décolorée par le soleil, elle ne devait plus être de première jeunesse.

Derrière le comptoir, une ardoise affichait l'unique menu servi. « buffet, plat du jour, tarte maison 13 € ».

Thomas demanda une table pour deux. La fille de la patronne les accompagna jusqu'à leur place. Autour d'une petite table carrée nappée d'un tissu vichy rouge se dressaient deux banquettes de skaï marron usées par les centaines de fesses qui s'y étaient déjà assises. Ils prirent place l'un en face de l'autre. Stéphane s'était un peu détendu, mais il avait toujours un nœud à l'estomac et même s'il manquait d'énergie, il n'avait pas pour autant d'appétit.

Avant même de s'asseoir Thomas demanda à la serveuse de leur servir deux babys avec glace. Stéphane fit mine de protester mais accepta très rapidement. Il sentit que Thomas allait encore vouloir parler de ses problèmes, alors pour éviter le sujet, il entama la conversation en parlant de l'affaire qu'il venait de commencer. Il lui demanda ce qu'il en pensait. Un corps nu sur une plage n'avait rien d'exceptionnel en soi expliqua Thomas, même s'il était vrai que les affaires de ce type n'étaient pas courantes dans leur région. Stéphane lui rappela que selon les termes de Pinson, cela ressemblait à une sale affaire mais qu'il ne comprenait pas pourquoi. Peut-être avait-on omis de leur communiquer certaines informations.

Sur ces mots, Thomas interpella la serveuse qui revenait vers eux avec deux verres de whisky et un bol de glaçons sur un plateau. Il lui demanda s'ils avaient le

journal du jour. En déposant son verre, La jeune fille lui répondit qu'il se trouvait sur le comptoir d'accueil à disposition de la clientèle, mais qu'elle pouvait lui amener s'il le désirait. Puis elle se tourna vers Stéphane pour lui servir son verre. Elle lui adressa un sourire intéressé qu'il ne remarqua pas, noyé dans ses pensées. Quelque peu vexée par cette réaction, elle leur indiqua le buffet d'entrées puis se dirigea vers de nouveaux clients qui entraient dans la salle.

- Je crois que tu l'as vexé, je vais devoir aller chercher le journal tout seul. Constata-t-il.
- De quoi ? Répondit Stéphane complètement ailleurs.
- la serveuse.
- oui eh ben ?
- tu l'as vexé. Je crois qu'elle t'a fait du " rentre dedans " et t'as rien vu.
- Parce que tu crois que j'ai la tête à ça ?
- Laisse donc, je vais aller le chercher ton journal.

Alors que Stéphane se dirigeait vers le comptoir, Thomas l'observait s'éloigner et il constata que sa démarche ne laissait pas transparaître son état, puis il observa discrètement la fille du patron, et se dit que c'était bien dommage de ne pas répondre aux avances d'une si jolie jeune fille. Stéphane poussa son verre sur le côté de la table, et déplia le journal devant lui. L'article prenait une page entière. Il n'apprenait pas grand-chose de plus aux deux lieutenants, à l'exception du fait que les mains de l'homme montraient des traces

de brûlures chimiques. Stéphane releva la tête et sourit. Thomas le remarqua et il apprécia le moment. Il se dit que cet instant était peut-être le premier pas pour remonter la pente.

- Bouchard a raison, faudrait qu'il bosse pour nous !
- Ben toi, tu te marres à des blagues avec un sacré temps de décalage ! Chambra Thomas.

Stéphane essaya de se remémorer la scène, mais il n'avait pas vu de brûlures.

Il regarda Thomas et il lui proposa d'aller se servir au buffet, de vite manger et de filer à la morgue pour voir le corps. Thomas acquiesça. Les deux hommes mangèrent en silence et se dirigèrent vers la sortie pour régler, Stéphane chercha du regard la serveuse, et quittant l'établissement, il lui sourit légèrement pour lui exprimer ses excuses.

Il passa le trajet plongé dans ses pensées, et Thomas avait décidé de ne pas le déranger. Ce moment de silence eût un effet apaisant sur Stéphane, qui put se recentrer sur l'affaire. Thomas, concentré sur la route, n'avait pas remarqué que Stéphane le regardait.

- Je me rappelle maintenant ! J'avais trouvé ses mains un peu bizarres, mais j'avais mis ça sur le compte du temps passé dans l'eau.

Thomas, sans quitter la route de yeux, lui répondit qu'il allait pouvoir vérifier, car ils étaient arrivés.

Le bâtiment vétuste apparaissait au loin au travers d'une rangée d'arbres dont les dernières feuilles

affichaient dans les rayons du soleil des reflets or et marron. Stéphane se demanda de quelle essence il s'agissait. Il n'avait jamais pu distinguer un platane d'un chêne, ou d'un marronnier au grand damme de Lætitia qui s'efforçait à chacune de leur promenade de le lui apprendre.

Thomas se gara sur la première place libre, et coupa le moteur, extirpant juste à temps Stéphane à ses souvenirs, avant que la mélancolie ne le rattrape. Les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée du bâtiment. À droite de la porte on pouvait lire sur une plaque de bronze « INSTITUT MEDICO LÉGAL ».

Stéphane avança vers l'accueil, se présenta ainsi que Thomas comme lieutenant de police et demanda où se trouvait la salle d'autopsie. L'hôtesse d'accueil leur indiqua que le légiste avait commencé depuis environ une demi-heure et que la salle se trouvait au sous-sol. Stéphane, en marchant vers l'ascenseur, trouvait que l'institut ressemblait à l'hôpital, puis comme pour se motiver, il se dit que tous les établissements de médecine se ressemblaient et que ce n'était pas le moment de retomber dans ses idées noires.

Arrivés au sous-sol, les portes s'ouvrirent directement sur une petite salle. Elle présentait une grande vitre permettant d'observer l'autopsie en cours dans la pièce attenante. L'interphone placé sur le côté était là pour communiquer si nécessaire. Stéphane pressa le bouton laissant entendre un léger grésillement signe que l'appareil était en fonction.

- Docteur ! Lieutenant Montet et Fayette, nous nous sommes vu sur à la pointe du moulinet. Est-ce que nous pouvons entrer ?

Le légiste, en entendant la voix du lieutenant qui sortait du haut parleur, se tourna vers la vitre et fit signe aux deux hommes de venir. L'homme de petite stature portait par-dessus sa blouse un tablier plastifié sur lequel le sang coagulé dessinait des motifs anarchiques.

En entrant dans la salle, l'odeur de mort incommoda Stéphane. Cherchant une bouffée d'oxygène en tournant la tête, il aperçut Thomas qui paraissait tout aussi écéuré. Le légiste leur indiqua qu'il avait presque fini l'inspection visuelle. Ses premières conclusions confirmaient qu'on avait essayé par tous les moyens d'empêcher l'identification. Comme cela avait transpiré dans les médias, on avait effectivement arraché toutes les dents de la victime, trempé ses mains dans une solution chimique quelconque et martelé son visage le rendant méconnaissable. Il devenait donc indéniable qu'il s'agissait d'un acte criminel, même si la cause de la mort n'avait pas encore été découverte.

- Docteur, j'entends bien ce que vous dites. Intervint Stéphane. Mais allez-vous pouvoir l'identifier ?
- Et son ADN ? Demanda Thomas.
- Doucement Messieurs ! Vos questions sont légitimes et j'ai peut-être une bonne nouvelle pour vous.

Le légiste fit un quart de tour et se dirigea vers une petite boîte blanche accrochée au mur sur laquelle deux feuilles noires étaient accrochées. Il plaça sa main sur le côté, et actionna un petit interrupteur qui l'illumina. Stéphane reconnut une radio du bras et une du tibia, il se demanda s'il s'agissait de membres gauches ou droits. Il opta pour le côté droit.

- Messieurs vous pouvez voir ici une broche du tibia et du cubitus droit.

Stéphane afficha un rictus et se félicita de son choix.

- Normalement, il doit y avoir un numéro de série et ils sont référencés dans une base de données. Donc, si je procède à une incision, je dois pouvoir prélever les broches et relever les numéros. Pour ce qui est de l'ADN, j'ai lancé une recherche dans le fichier central, mais nous n'aurons pas les résultats tout de suite.
- Très bien docteur. Merci de nous tenir informé dès que vous aurez des résultats.

Stéphane et Thomas se dépêchèrent de sortir du bâtiment pour pouvoir respirer au grand air, puis lors du trajet de retour, ils débriefèrent sur l'entretien avec le légiste.

Thomas craignait que les numéros de séries ne donnent rien, et sans eux, il allait être très difficile d'avancer sur cette affaire. En attendant, Stéphane proposa de consulter la liste des personnes disparues dans la région, mais selon lui, on était au niveau de l'aiguille dans la botte de foin.

III

Stéphane bascula dans le fond de son fauteuil, se frotta les yeux et regarda sa montre. Elle affichait dix-neuf heures trente. Il regarda Thomas qui, comme lui, épluchait la liste des personnes disparues, et il se dit qu'il était temps de rentrer. Demain, le légiste aura envoyé son rapport et ils sauront s'il faut continuer à chercher dans cette interminable liste de noms, ou si une piste concrète se dessinerait. Stéphane sauvegarda ses fichiers en cours, éteignit son ordinateur, se leva et comme tous les soirs, adressa à Thomas un « à demain », avant de se diriger vers la sortie. Mais tandis qu'il quittait la pièce, il repensa aux mots forts que Thomas lui avait adressé aujourd'hui lui, démontrant si cela était encore nécessaire que leur relation dépassait celle de simples collègues. Il se figea sur place, Thomas intrigué par cette attitude, fixa son ami.

— Merci. Dit simplement Stéphane.

Thomas le regarda dans les yeux, et dans ce langage absent de mots que les hommes utilisaient entre eux, à

défaut de savoir formuler leurs émotions, il acquiesça lui signifiant toute la normalité de la chose.

Stéphane marcha d'un pas léger vers sa voiture, partagé entre sa mélancolie et la sensation de ne plus être seul pour traverser cette épreuve. Assis derrière le volant, il resta quelques secondes le regard dans le vide comme déconnecté du monde, appréciant chaque instant de ce moment de calme, comme si la réalité n'avait plus de prise sur lui. Puis, une odeur désagréable le ramena brusquement de cet état léthargique, c'était l'odeur de la morgue qui avait imprégné ses vêtements, et qui dans cet espace confiné, prenait de l'ampleur. Il mit le contact et s'engagea hors du parking, en songeant à la douche qu'il allait prendre en rentrant.

Stéphane arriva tranquillement devant chez lui et se gara sur le trottoir. Il marcha doucement vers la porte tout en cherchant ses clefs dans les poches de son manteau, il se sentait apaisé comme libéré d'un poids. Il prit le temps de relever le courrier. Il y avait beaucoup de publicité, un relevé de compte et une lettre de l'hôpital. À la vue du caducée sur l'enveloppe, son cœur s'emballa laissant sa tranquillité naissante s'envoler.

De quoi peut-il s'agir se demanda-t-il, et avant même d'être entré chez lui, il arracha le haut de l'enveloppe pour en extraire le contenu.

« Mme. Montet veuillez trouver ci-dessous vos résultats d'analyses ... », ce n'était rien de particulier, encore un énième courrier concernant des résultats

d'analyses auxquels il ne comprenait rien à l'exception du montant à régler. Il glissa maladroitement le papier dans son manteau tout en ouvrant la porte, puis encore sous le coup de l'émotion il le laissa tomber sur le canapé et prit la direction du frigo pour se servir une bière. Il prit un bout de pain qui devait avoir au moins deux jours et improvisa un sandwich avec ce qu'il trouva. Il se dirigea vers un des fauteuils du salon et s'assit dans le noir, sa bière dans une main, le sandwich dans l'autre, et il ferma les yeux se laissant envahir par ses pensées.

Le corps découvert, la maladie de Lætitia, sa conversation avec Thomas, tout se bousculait et il perdait pied. Il fixa une photo de Lætitia et il pensa à elle avant que tout cela commence, sa joie de vivre, sa candeur, son énergie inépuisable, leur premier baiser, la dernière fois qu'ils avaient fait l'amour. Mais comme à chaque fois qu'il se souvenait de ces bons moments, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'en revivrait plus avec elle.

Il se remémora alors les paroles de Thomas et essaya de ne conserver que le côté plaisant de ses souvenirs. Il essuya d'un revers de main une larme naissante au coin de son œil, but d'un trait le fond de bière qu'il lui restait et avala la dernière bouchée de son sandwich.

Stéphane, avant de rentrer dans sa douche, se retrouva nu devant son miroir. Il regarda avec mépris le reflet qu'il lui renvoyait, l'éclaboussant de la médiocrité dans laquelle il s'était enfermé. Son manque de sommeil, les mauvaises habitudes alimentaires qu'il